

Gilles Laurent délivre son testament

Victime des attentats du 22 mars à Maelbeek, le cinéaste bouillonnais renaît ce week-end au Festival international de Marseille. Son docu évoque les retombées du drame de Fukushima.

C'est un événement particulièrement émouvant qui va se dérouler ce week-end à Marseille, au Festival international du documentaire. Le FID va y proposer, en première mondiale, la projection du film posthume de Gilles Laurent. Émouvant, et pour cause : le 22 mars dernier, le cinéaste ardennais était fauché par les attentats de Maelbeek. Il avait 46 ans et était, ces jours-là, prêt à mettre un point final à son premier documentaire, *La terre abandonnée*. Grâce au travail du Centre vidéo de Bruxelles, à Cyril Bibas et à la monteuse Marie-Hélène Mora, le docu a finalement pu être achevé. Nous avons pu visionner ce film, centré sur les retombées du drame de Fukushima.

Dès les premières images, tout est là. Nous sommes à Tomioka, à une poignée de kilomètres de Fukushima. Des barrières sont dressées ici et là afin de marquer le début de « la zone ». Tomioka, cité interdite. Un long plan-séquence balaie lentement une allée de la ville fantôme. En ce lieu post-apocalyptique, il n'y a plus âme qui vive. Enfin presque.

Aux lendemains d'un tsunami aux conséquences nucléaires désastreuses, Matsumara San a fait le choix de rester chez lui, entouré d'animaux. Et de finalement ne rien changer à sa vie, au moment où tous ses voisins fuyaient précipitamment Tomioka vers des lieux plus sécurisés.

Un Robinson irradié

Pour ses débuts derrière la caméra, Gilles Laurent a(vait) choisi, avec *La terre abandonnée*, de filmer la résistance pacifique d'un être au profil peu ordinaire. L'histoire de Matsumara renvoie vers diverses mythologies. Tel Robinson Crusoé, il incarne une forme de héros solitaire, rescapé de la catastrophe, qui entreprend après la catastrophe de reconstruire sur les ruines. Tel Noé, il est ce survivant parmi les hommes qui fait le pari de transformer sa bourgade de Tomioka en une arche digne d'un récit biblique, entouré de chats, chiens, vaches, autruches... Tel les héros des films d'Andrei Tarkovski (*Stalker*, *Le Sacrifice*), il renvoie encore aux figures de parias spirituels. Le monde court à sa fin ? Pas lui, qui a choisi d'en revenir aux origines, en vivant très simplement.

Le documentaire posthume de Gilles Laurent, marqué par l'ob-



Tomioka, cité interdite, à quelques kilomètres de Fukushima. © DR

session de la mort et la nécessité d'un héritage à transmettre, c'est tout cela : un cinéma philosophique, écologique, spirituel, tourné tout à la fois vers les racines et le ciel, un souci presque animal pour les origines, mais aussi une conscience très zen de la relativité cosmique. Un cinéma qui, en somme, pose la question du temps, du rapport au monde et donc, du sens de la vie.

Privé de ses racines, interroge Laurent, l'homme est-il capable d'avancer heureux ? Ne doit-il pas, tel le héros du *Sacrifice* de Tarkovski, aller à l'encontre du bon sens et faire le pari de l'impossible ? Un protagoniste du documentaire semble le suggérer lorsqu'il affirme : « *Le dernier homme de*

Fukushima est en fait le premier homme. »

Il y a du philosophe en Gilles Laurent, en qui sommeillait une âme contemplative. Il y a aussi en lui un militant caché. Qui semble prendre fait et cause pour le combat donquichottesque de Matsumara, filmé autant comme un discret hors-la-loi que comme un doux anarchiste, un poète. Ou un visionnaire qui se refuse à croire aux alertes catastrophistes lancées par les autorités publiques.

Tu n'as rien vu à Fukushima

« *Tu n'as rien vu à Hiroshima* », lançait Eiji Okada à Emmanuelle Riva dans *Hiroshima mon amour* (Alain Resnais). La célèbre phrase durassienne pourrait être reprise ici. Installé parmi les animaux et les merveilles de la nature de Tomioka, en ce qui ressemble à un jardin d'Eden, Matsumara pourrait se retourner à tout moment vers la caméra et nous lancer ainsi :



Le monde court à sa fin ? Pas Matsumara, qui a choisi d'en revenir aux origines, en vivant très simplement. © DR

« *Vous n'avez rien vu à Fukushima.* »

Et du reste, circulez : il n'y a rien à voir. En tout cas, aucune trace de la catastrophe. Comme on ne voit pas la radioactivité, comme elle n'a pas d'odeur, comme ce sont celles - délicieuses - de la nature qui ont repris le dessus, l'illusion est parfaite. Et donc, oui, nous n'avons rien vu à Fukushima.

La catastrophe a pourtant bien eu lieu, le 11 mars 2011, et son fantôme est partout présent, dans les images ramenées du Japon par Gilles Laurent. Mort quelques jours avant d'avoir mis un point final au montage de son film, le cinéaste ardennais semble, avec *La terre abandonnée*, nous laisser pour testament la question existentielle qui l'habitait : y a-t-il une vie après la mort ? Dans son film, Matsumara suggère cette réponse : « *Pour renaître, il faut d'abord que tout meure.* » ■

NICOLAS CROUSSE



Gilles Laurent © DR